

**Zeitschrift:** Film : revue suisse de cinéma  
**Herausgeber:** Fondation Ciné-Communication  
**Band:** - (2000)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Cannes, du cide à l'esper  
**Autor:** Gallaz, Christophe  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-932600>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## Cannes, du vide à l'espoir

Par Christophe Gallaz

Le Festival de Cannes vient de s'achever, comme on sait, suscitant comme chaque année sa cohorte de commentateurs exaltés ou réfléchis. Ils nous renseignent généralement sur l'état planétaire du septième art aujourd'hui : quels réalisateurs ? quels producteurs ? quels acteurs ? quelles trames narratives ? quels publics ? Autrement dit, ils nous renseignent sur l'art pour l'art qu'est le cinéma manifesté par le Festival de Cannes.

Pour quiconque cherche à définir sa propre position civique et politique dans le monde, cette approche à but consommateur est insuffisante. A son désir de rencontrer les œuvres cinématographiques en tant que telles, il « conjointra » donc celui de prendre un peu de distance pour s'imposer quelques interrogations classiques.

Il se demandera par exemple : de quelle dérive intellectuelle les organisateurs de Cannes ont-ils été les victimes au cours des ans pour en arriver à vanter leur festival comme « le plus grand du monde » – et non pas comme le plus utile ? Ou bien : pourquoi le dernier mélodrame de Lars von Trier, qui raconte la vie d'une femme écrasée par la misère sociale, ne produira naturellement pas le moindre effet sur la misère sociale réelle qui règne en nos sociétés néolibérales ?

Ou bien encore : en suppliant les journalistes de ne pas révéler dans la presse la fin de son film, Lars von Trier organise-t-il une opération de *teasing* commercial pur et simple, en grand gé-

rant de son propre *marketing* qu'il est, ou se place-t-il, en artiste élevé qu'il est aussi parfois, dans l'hypothèse d'une révélation esthétique fondatrice dont il faudrait préserver le caractère sacré ?

Il est devenu délicat de répondre à ce genre de questions dans la mesure où nous fonctionnons tous aujourd'hui sur le mode d'un *zapping* mental accéléré. Une évolution s'est produite en nous. Plus les systèmes dans lesquels nous vivons chaque jour (urbains et professionnels) ont augmenté par leur taille et leur emprise exercée sur nous, plus nous avons mécanisé le réflexe de nous en éloigner par les moyens imagés du rêve, de l'indignation ou de la folie, c'est-à-dire, notamment, par les moyens du cinéma.

Plus nous nous sommes sentis réifiés par l'extension des villes, des ensembles architecturaux, des réseaux de transport ou des normes de comportement, plus la mise en images de notre environnement nous est apparue comme un salut possible dans le cadre de cet environnement. Ainsi de suite, jusqu'à l'accomplissement parfait de l'aliénation, voire de l'asservissement : à force de concevoir notre salut dans la mise en images de notre environnement, nous avons fini par ne plus distinguer à quel point cet environnement nous emprisonne et nous mutile, ni même à vouloir distinguer.

C'est en raison de ces circonstances, où la réalité qui nous enserre quotidiennement devient indissociable à nos

yeux de sa transposition cinématographique, que nous ne sommes plus capables de savoir si Lars von Trier, en l'occurrence, est un escroc ou non. Nous abuse-t-il ? D'où s'adresse-t-il à nous ? Nous fait-il signe depuis la vie réelle que nous fuyons nous-mêmes, ou ne nous fait-il signe que depuis le cinéma dont nous avons fait le salut de notre vie réelle ?

De même, le microcosme cannois des festivaliers, recomposé chaque année durant deux semaines, peut faire l'objet d'une réflexion comparable. Demandons-nous si les stars cannoises et leur cour médiatique sont les représentants, dans le vide de l'abstraction cinématographique, d'une petite communauté pré-démocratique – à l'instar de la petite communauté pré-démocratique formée par les aristocrates européens du XIX<sup>e</sup> siècle, qui se tenaient eux aussi dans le vide d'un fantasme social dont Gala, Paris-Match et Marie-Claire auraient fait leurs choux les plus gras.

Oui, du spectacle emphatique qu'est généralement devenu le cinéma, de la perception réduite au divertissement qu'en ont ses spectateurs, du « plus grand festival au monde » et de ses assises trafiquées réapparaîtra peut-être un jour quelque chose qui constituera miraculeusement la vraie vie, la vraie fraternité, la vraie solidarité, et les vrais gestes entre humains de cœur à cœur. Il est peut-être inadéquat de désespérer totalement. Moteur, donc, encore et toujours. ■